

DONNER SA LANGUE AU CHIEN



Pages 6 et 7

Photo: Courtoisie Erin Duffett



Photo: Courtoisie Florian Villaumé (Archives Le Gaboteur)

Les budgets provincial et fédéral 2-3

Conter la diversité franco-canadienne 8

Un francophone à la tête de techNL 9



- ▶ Terre-Neuve et le Labrador
- ▶ Au fil des jours
- ▶ En français
- ▶ Depuis 1984

www.gaboteur.ca/abonnement

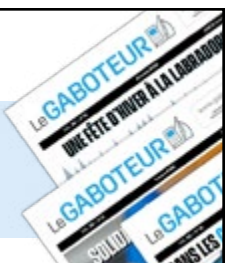
ABONNEMENT D'UN AN 20 numéros

35\$
+ taxes

versions
papier et
numérique

25\$
+ taxes

numérique
seulement



BUDGET PROVINCIAL

Cody Broderick (IJL - Réseau.Presse - Le Gaboteur)

LE BUDGET MISE GROS SUR L'ÉDUCATION

Le 7 avril dernier, le gouvernement provincial a présenté son budget pour l'année fiscale de 2022-2023. Selon le rapport, des changements arrivent pour Terre-Neuve-et-Labrador... Et si on se fie à l'image qui se retrouve sur la couverture du document du budget - l'image d'un enfant jouant dehors avec son père - il y a des changements qui affecteront particulièrement les plus jeunes de la province.

La ministre des Finances Siobhan Coady souligne notamment que les résidents de la province recevront un soutien financier grâce à des réductions ou à l'élimination de certains frais et de certaines taxes. Elle cite notamment l'élimination de la *Retail Sales Tax* (taxe sur la vente) sur l'assurance pour les maisons et la diminution de 50% des frais d'immatriculation pour les voitures. Ceux qui sont trop jeunes pour être propriétaire d'une maison ou d'une voiture verront également certains changements dans leurs vies au niveau scolaire.

Malgré la diminution de la population un peu partout dans la province, (environ -2% selon le recensement de 2021), pour la première fois en 50 ans, une augmentation du nombre d'inscriptions dans les écoles M-12 de la province de l'ordre de 1000 élèves est prévue cette année. Que ce soit des familles qui sont revenues habiter dans la province au cours de la pandémie ou des nouveaux arrivants d'Afghanistan par exemple, les jeunes arrivent!

Infrastructures éducatives

Conséquemment, certaines régions dans la province se verront allouer un financement pour bonifier leurs infrastructures scolaires. Dans les plans pour cette année, on peut penser aux fonds débloqués pour la construction de nouvelles écoles anglophones à Cartwright, à Portugal Cove-St. Phillip's, et à Kenmount Terrace de St. John's, ainsi qu'au redéveloppement de l'école de Dorset Collegiate à Pilley's Island.

Le Conseil scolaire francophone provincial (CSFP), quant à lui, recevra égale-

ment d'énormes fonds pour leur nouvelle école à St. John's. En effet, 10,2\$ millions seront réservés pour les deux prochaines années, dont 6,6\$ millions pour l'année en cours. Ces montants seront utilisés afin de moderniser l'infrastructure de l'école et de bonifier l'offre de transport pour les élèves, précise le ministère de l'Éducation Tom Osborne.

L'école secondaire Rocher-du-Nord, actuellement située sur Ricketts Road, sera quant à elle relocalisée dans l'édifice de l'ancienne école pour les sourds au début de la prochaine année scolaire, en septembre. Et les rénovations ont déjà commencé! Michael Claire, vice-président du CSFP, a confirmé dans un article de Radio-Canada d'il y a un mois qu'il espérait que la nouvelle école puisse même offrir un service de garderie en français. À voir si le gouvernement provincial permettra l'utilisation de l'espace de toute l'école. Cet espace est actuellement partagé avec la School Lunch Association.

Le déménagement a été annoncé le 23 novembre passé, après une lutte du CSFP pour bâtir une école et un centre communautaire tout neuf à Galway. Une comparaison des coûts qui a été réalisée en automne 2020 par la société d'ingénierie Stantec a révélé que la rénovation d'une ancienne école coûterait moins cher.

La nouvelle école, qui se trouve à côté de l'École Waterford Valley High sur Topsail Road, accueillera d'abord les élèves francophones au secondaire, et aura pour but de devenir une école M-12 l'année suivante. Il y a actuellement environ 40

élèves de niveau secondaire à l'École Rocher-du-Nord.

Le CSFP recevra aussi un investissement de 750 000\$ pour aider au recrutement et à la rétention des enseignants. Il y a actuellement 3 postes d'enseignant ouverts sur le site web du CSFP: un à l'École Sainte-Anne à La Grand'Terre et les deux autres à l'École Boréale à Happy Valley-Goose Bay.

Santé et éducation: deux côtés de la même médaille

La ministre des Finances explique que «les seules vraies augmentations [dans le budget] sont dans la santé et l'éducation».

Les autorités de la santé seront éventuellement fusionnées pour former une seule autorité provinciale, tout comme le Newfoundland and Labrador English School District (NLESD) sera absorbé par le ministre de l'Éducation. En cela, la ministre suit la recommandation faite à la fois dans le rapport de Moya Greene de l'année dernière et dans le rapport *Accord sur la santé* publié en février dernier. Et ce ne sont là que deux exemples de recommandations faites dans ces rapports qui ont trouvé leur place dans le

budget. Ce dernier est en effet «saupoudré» d'autres recommandations, précise Coady, comme la rationalisation des services ambulanciers.

Terre-Neuve-et-Labrador compte trois écoles de formation pour les futurs infirmières et infirmiers de la province: la première sur la côte ouest de l'île, gérée par Western Health, et les deux autres dans la capitale, gérées respectivement par l'Université Mémorial (MUN) et Eastern Health. Avec une seule autorité de la santé pour toute la province en vue, ces trois établissements seront également fusionnés et gérés par MUN. De plus, un important investissement permettra d'augmenter de 25% le nombre d'inscriptions dans ces programmes de formation en soins infirmiers.

En plus des différents fonds dédiés à l'éducation dans la province, les jeunes verront d'autres opportunités et changements selon le budget. Par exemple, une expansion du programme de passe gratuite pour le réseau Metrobus pour les bénéficiaires des programmes de services à la jeunesse (ainsi qu'aux aînés recevant le Supplément de revenu garanti), et à compter de janvier 2023, une diminution des frais de garderies à 10\$ par jour.

BUDGET FÉDÉRAL

Marc Poirier
(Francopresse)LA FRANCOPHONIE QUASI
ABSENTE DU BUDGET FÉDÉRAL

Sur les 352 pages que contient le budget fédéral 2022-2023 présenté jeudi 7 avril, le mot «francophonie» n'apparaît nulle part. Le résultat sera le même en cherchant le mot «francophone» ou l'expression «langue française». «Langues officielles» a une performance un peu plus notable avec une mention et un budget d'un peu plus de 400\$ millions.

Le budget fédéral 2022 octroie 408,3\$ millions pour la mise en œuvre de la nouvelle *Loi sur les langues officielles*. Ce montant «inclut des bonifications vouées à répondre aux défis des communautés de langue officielle en situation minoritaire», peut-on lire dans le document. Mais celui-ci ne précise pas la nature de ces «bonifications».

Un secteur qui fait couler beaucoup d'encre depuis l'an dernier dans la francophonie canadienne est l'enseignement postsecondaire. Dans le budget fédéral 2021, le fédéral annonçait un investissement de 121,3\$ millions sur trois ans pour les établissements postsecondaires en situation minoritaire. Le budget 2022 de la ministre des Finances, Chrystia Freeland, ne précise pas cependant à combien s'élèvera cette aide pour l'année 2022-2023.

D'autres fonds sont cependant prévus pour l'enseignement postsecondaire dans

son ensemble. Ainsi, les bourses d'études canadiennes seront doublées jusqu'en juillet 2023. Ce qui peut se traduire par une aide non remboursable de jusqu'à 6000\$ par année pour les étudiants à temps plein.

De plus, l'intérêt sur les prêts étudiants sera annulé jusqu'en mars 2023. Lors de la dernière campagne électorale, les libéraux s'étaient engagés à «éliminer définitivement» ces intérêts.

Les francophones aux aguets en 2023

La Fédération des communautés francophones et acadienne (FCFA) du Canada a déclaré, par voie de communiqué, que le budget 2023 devra être déterminant pour les francophones.

Êtes-vous bilingue?


Rejoignez l'Agence du revenu du Canada (ARC)
à Terre-Neuve-et-Labrador (T.N.-L.)!



Pourquoi travailler à l'ARC?

- ✓ Horaire variable
- ✓ Culture de milieu de travail inclusive et effectif diversifié
- ✓ Un des 100 meilleurs employeurs au Canada
- ✓ Télétravail possible pour les résidents de T.N.-L. ayant accès à l'Internet haute vitesse, un milieu de travail sécurisé à leur domicile et un service téléphonique cellulaire fiable

Postulez maintenant!

Numérisez le code QR ci-contre pour postuler,
ou envoyez-nous votre CV avant le 30 juin 2022
par courriel à NP12ABX140G@craarc.gc.ca!



SUITE EN PAGE 3

SUIITE DE LA PAGE 2

«Les consultations pour le prochain Plan d'action pour les langues officielles s'amorcent dans les mois qui viennent, et ce plan sera capital pour nos communautés. Au sortir de la pandémie, dans une situation de pénurie de main-d'œuvre sans précédent, il faudra que le budget 2023 prévoient véritablement un plan de relance pour la francophonie», a déclaré la présidente de la FCFA, Liane Roy, par voie de communiqué.

La Société nationale de l'Acadie (SNA) réagit par communiqué à son tour «avec une certaine inquiétude que l'Acadie (et la francophonie en général) [ne soit] expressément mentionnée nulle part dans les mesures annoncées».

Des fonds de redressement de la pandémie pour les arts

Le secteur des arts et de la culture a reçu un bon coup de pouce d'Ottawa en 2021 afin de faire face à la pandémie. Le budget de l'an dernier prévoyait 300\$ millions sur deux ans pour appuyer la relance de l'industrie, ainsi que le patrimoine et le sport.

Une portion de 250\$ millions est confirmée dans le budget pour l'année 2022-2023.

Lors de sa Mise à jour économique en décembre dernier, la ministre fédérale des Finances, Chrystia Freeland, avait annoncé 60\$ millions en soutien direct aux travailleurs du secteur des arts de la scène. Le budget confirme que ces montants seront versés l'été prochain.

Par ailleurs, Ottawa consacrera 12,1\$ millions sur deux ans directement au Centre National des Arts (CNA) pour soutenir la création, la coproduction, la promotion et la tournée de productions avec des

troupes d'art d'interprétation canadiennes commerciales et à but non lucratif.

Un autre montant de 50\$ millions, uniquement pour l'année en cours, sera accordé au ministère du Patrimoine canadien, au Conseil des Arts du Canada et à Téléfilm Canada afin «d'indemniser les organismes canadiens des arts, de la culture et du patrimoine pour les pertes de recettes attribuables aux restrictions de santé publique est aux limites de capacité», peut-on lire dans les documents du budget.

Immigration et réfugiés: les nombres et l'aide augmentent

L'immigration est en nette progression au pays. En 2021, le Canada a accueilli plus de 405 000 nouveaux résidents permanents, du jamais vu. En raison de la forte demande en main-d'œuvre, le gouvernement fédéral a fixé son objectif à 451 000 résidents permanents d'ici à 2024.

Le Canada s'est également engagé à réinstaller un total de 40 000 réfugiés afghans au cours des prochaines années — dont 10 000 sont déjà au pays — et de faciliter l'accueil de réfugiés ukrainiens.

Afin de soutenir le traitement des demandes et la réinstallation de ces nouveaux arrivants, Ottawa prévoit injecter 2,1\$ milliards sur cinq ans.

Racisme et discrimination

Le budget fédéral prévoit un total de 85\$ millions sur quatre ans afin de mettre en place une nouvelle stratégie de lutte contre le racisme, ainsi qu'un plan d'action de lutte contre la haine. Les fonds serviront à appuyer des projets communautaires pour faciliter l'accès aux personnes racisées et aux minorités religieuses à l'économie canadienne. L'argent ira également à la sen-

sibilisation aux questions liées au racisme et à la haine.

Un montant de 50\$ millions sera par ailleurs consacré à l'appui aux communautés noires du Canada afin d'améliorer leur inclusion dans le marché du travail.

Un Fonds de dotation philanthropique dirigé par les Noirs sera établi à un coût de 200\$ millions, alors que le Programme pour l'entrepreneuriat des communautés noires sera mis sur pied grâce à un financement pouvant atteindre 265\$ millions sur quatre ans.



La ministre des Finances, Chrystia Freeland, lors du dépôt du budget fédéral 2022. Photo: CPAC (Capture d'écran)

Faits saillants

- 408,3 M\$ afin de promouvoir les langues officielles et appuyer la modernisation de la Loi sur les langues officielles
- 121 M\$/2 ans pour le Centre National des Arts (CNA)
- 50 M\$ Pour Patrimoine canadien, le Conseil des arts du Canada et Téléfilm Canada
- 21 G\$/5 ans pour soutenir les demandes et la réinstallation des nouveaux résidents permanents dont des réfugiés afghans et ukrainiens
- 100 M\$/5 ans pour la mise en œuvre du Plan d'action fédéral LGBTQ2
- 85 M\$/4 ans pour une nouvelle stratégie de lutte contre le racisme et un plan d'action national de lutte contre la haine
- 5 M\$/2 ans pour appuyer les communautés noires du Canada
- 593,3 M\$/5 ans pour la prévention de la violence basée sur le genre

FRANCOPHONIE CANADIENNE: «C'EST COMME SI LE BUDGET ÉTAIT FAIT POUR LA MAJORITÉ»

Décus, mais pas surpris. C'est ce qui qualifie la réaction de plusieurs organismes de la francophonie canadienne au budget fédéral déposé le 7 avril. Malheureusement, c'est bien là où le bât blesse: si le gouvernement fédéral ne se désengage pas de la francophonie, il n'intègre pas pour autant la lentille des langues officielles dans ses annonces.

Inès Lombardo (Francopresse)

La Fédération des communautés francophones et acadienne (FCFA) du Canada mise tout sur le budget 2023. Pour Liane Roy, présidente de l'organisme, le budget fédéral 2022 ne représente qu'une reconduction de ce qui était annoncé en 2021.

Celui-ci, qui faisait plus de 850 pages, détaillait clairement la distribution des investissements destinés aux francophones. Cette année, la ministre des Finances, Chrystia Freeland, a présenté un document de 304 pages offrant peu de détails sur la ventilation des sommes allouées à la francophonie canadienne.

La FCFA se refuse à le souligner soutenant que toutes les enveloppes budgétaires pour les francophones seront détaillées dans le Plan d'action pour les langues officielles (PALO), en 2023. C'est pour cette raison que Liane Roy s'attend à un budget plus conséquent l'an prochain.

«Mon discours serait différent si [le projet de loi modernisant la Loi sur les langues officielles] avait reçu la sanction royale avant le budget 2022», assure la prési-

dente de la FCFA. Pour cette dernière, la priorité est de poursuivre le travail sur les amendements à apporter au projet de loi C-13.

Elle se réjouit par ailleurs des 2,1 G\$ sur 5 ans prévus pour accélérer les délais de traitement des résidences permanentes. Lors de la première mouture du projet de modernisation de la Loi sur les langues officielles, l'organisme avait demandé de faire de l'immigration une priorité afin de rétablir le poids démographique des francophones à l'extérieur du Québec.

D'autres organismes francophones se disent davantage «préoccupés», à l'image de l'Association des collèges et universités de la francophonie canadienne (ACUFC). Dans le budget fédéral de l'an dernier, le gouvernement avait annoncé 121,3\$ millions sur trois ans pour les établissements postsecondaires en situation minoritaire.

Justin Trudeau avait également promis que ce montant serait bonifié à hauteur de 80\$ millions par année, lors de sa campagne électorale de l'automne dernier. Mais le budget 2022 ne précise rien sur cette promesse.

«Nous prenons acte du fait que, dans le budget fédéral 2022, le gouvernement fédéral n'a pas doublé l'enveloppe annuelle prévue pour appuyer le postsecondaire comme promis dans le cadre financier de la plateforme électorale du Parti libéral du Canada», déclare Lynn Brouillette, directrice générale de l'ACUFC.

Faute d'annonce, l'organisme se tourne aussi vers le futur Plan d'action pour les langues officielles 2023-2028.

Plan d'action et budget ne vont pas «l'un sans l'autre»

Pour Soukaina Boutiyeb, directrice générale de l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC), outre la francophonie canadienne et les femmes, le budget 2022 ne tient pas compte de l'intersectionnalité.

«Sur le terrain [malgré quelques annonces pour les femmes], les francophones sont oubliés», souligne-t-elle. Par exemple, aucune clause linguistique n'est précisée, notamment au niveau des services de garde d'enfants.

Quant aux espoirs de voir les détails des sommes destinées au Plan d'action dans

le budget 2023, elle observe que «l'un ne va pas sans l'autre. Le PALO est un plan qui donne une vision quinquennale d'un gouvernement dans son investissement par rapport aux minorités linguistiques. Cela [n'empêche pas] le budget d'être une occasion à saisir pour le gouvernement, pour assurer qu'il a une lentille francophone à travers ses investissements.»

«On dirait qu'on dit aux francophones que c'est seulement dans ce plan qu'il y aura des annonces budgétaires», note-t-elle. Et ce n'est pas le cas, puisque de nombreuses organisations de femmes francophones ne peuvent exister dans certaines provinces ou territoires faute de financement continu au sein du budget, fait-elle valoir.

La transversalité des langues officielles pas respectée

Selon Linda Cardinal, politologue et professeure à l'Université de l'Ontario français (UOF) à Toronto, attendre le plan d'action est une «demi-réponse. Les langues officielles ne commencent pas en 2023.»

LETTRE OUVERTE

Dominic Ashby

NOTRE PETIT BOUT DE TERRE

De Montréal à la côte sud rurale de la péninsule d'Avalon, Dominic Ashby réfléchit à la Journée de la Terre et nous parle de son récent déménagement pour vivre plus près de la nature avec sa jeune famille.

La Journée de la Terre, que représente-t-elle? Qu'est ce qui nous pousse, en tant que société, à célébrer ce cadeau ultime que nous prenons si souvent pour acquis? Selon moi, elle représente un concept bien simple: le changement. Mais aussi, elle représente ma peur. J'ai toujours eu cette idée que je devais me conformer aux mouvements linéaires sociétaux, constamment rattrapé par une réalisation: la terre tourne peut-être trop rapidement pour moi.

J'ai vécu ma vie entière dans une métropole à la fine pointe de la technologie, une ville en constante évolution; une ville qui ne dort jamais. Une géante structure de béton et de ciment enveloppant ce qui fut autrefois champs et forêts s'étendant à perte de vue. Ce n'était pas pour moi. C'est donc en quête d'aventures et de réponses à mes questionnements que je quitte ma ville natale vers de nouveaux horizons.

Destination: nature

C'est à la suite d'un long voyage, traversant provinces et océan, que je posai pied à Terre-Neuve, plus précisément dans la petite communauté de Burnt Cove. Après quelques semaines à côtoyer ses habitants et à découvrir leurs modes de vie si différents du mien, ça m'a frappé: c'est exactement ce que je cherche.

J'ai enfin compris ce que signifiait l'expression «être indépendant». Les gens ici n'attendent pas que la vie les rattrape, ils font leur propre bout de chemin. Terre non cultivable? Pas de problème! Entamons la construction d'une serre. Pas de viande de choix dans les épicerie? Chassons et pêchons ce que la nature nous offre si généreusement. Étant cuisinier de métier, je comptais bien *cultiver* ce concept, littéralement.

C'est donc avec un soupçon de technologie, une bonne dose de science et une cuillerée de savoir que j'approche le sujet. Du

cannage à la fumaison, du salage à la fermentation, des tonnes de méthodes de conservation nous sont offertes tout naturellement par des principes de bases qui sont d'une simplicité rudimentaire. Pas besoin d'agents chimiques de conservation ou d'engrais artificiels, seulement d'une idée clé: utiliser sainement ce qui nous entourent.

Le changement fait peur. J'aurais préféré avoir cette réalisation, prendre cette initiative il y a de ça bien longtemps. Cette peur m'habite-t-elle toujours? Bien sûr. Par contre, qu'on ne me méprenne pas, l'évolution liée à l'avancement de la technologie a ses bienfaits. Elle nous permet de vivre mieux et plus longtemps, elle nous permet de communiquer et d'échanger nos idées, nos découvertes et ça, simultanément, aux quatre coins de la terre.

Un cadeau à conserver

En tant que père de famille, je veux transmettre mon savoir et mon expérience à mes enfants, à la nouvelle génération de Terre-Neuviens. Il faut garder en tête que notre planète nous donne de ses ressources, et ce, sans jamais rien exiger en retour. Elle nous offre sa terre riche et fertile qui n'attend qu'à être transformée, son sol pour y faire pousser fruits et légumes en abondance, son bois pour en construire nos maisons et y trouver confort durant nos hivers ardens.

C'est donc à nous, en tant que société, de prendre l'initiative de conserver ce cadeau et de ne pas l'exploiter. Une banale action quotidienne qui, si réalisée de façon collective, peut nous mener bien loin.

Prenons en exemple le nom qui fut donné à notre province, donnons chance à cette «terre nouvelle». Faisons de cette date une journée mémorable en la soulignant non rien qu'une fois par année, mais à chaque jour de nos vies.



Dominic Ashby est chef cuisinier de métier, spécialisé dans la cuisine française. Originaire du Québec, il vit actuellement à Burnt Cove avec sa femme et ses deux (bientôt trois) enfants. Photo: Courtoisie Dominic Ashby

Le GABOTEUR

Le Gaboteur est le journal francophone de Terre-Neuve-et-Labrador depuis 1984. Il est publié en versions papier et numérique par la société sans but lucratif LE GABOTEUR INC.

SIÈGE SOCIAL

223-233 rue Duckworth, suite 206
St. John's (TNL) A1C 1G8

709 753-9585



Un gaboteur, c'est un bateau qui transporte des marchandises ou des personnes de port en port. C'est aussi une personne qui se promène un peu partout et rapporte des nouvelles.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Cyr Couturier, président
Ysabelle Hubert, vice-présidente
Nancy Boutin, administration
Maude-Julia Blanchet, trésorière
Andrée Thoms, secrétaire

Contact : ca@gaboteur.ca

ÉQUIPE

Directeur général et rédacteur en chef
Cody Broderick - dg@gaboteur.ca

Adjointe à la rédaction

Rose Avoine-Dalton - stage@gaboteur.ca

Mise en page

Jessie Meyer

Ont collaboré à ce numéro

Marc Poirier (Francopresse), Inès Lombardo (Francopresse), Dominic Ashby, Patrick Renaud, Marie-Michèle Genest, Liz Fagan, David Beauchamp, Véronique Forbes, Catherine Arsenaull.

Impression : Advocate Printing

Distribution (dernier numéro) : 700 exemplaires
ISSN 0836-8155

PUBLICITÉ

Représentation nationale
Lignes agates marketing, anne@lignesagates.com

Terre-Neuve-et-Labrador Saint-Pierre et Miquelon
Le Gaboteur Inc.

info@gaboteur.ca, www.gaboteur.ca/annoncer

ABONNEMENT

Tarifs pour un an, avant taxes

CANADA Papier + numérique : 35 \$
Numérique (Canada) : 25 \$

INTERNATIONAL Numérique : 30 \$
Papier + numérique : 130 \$

www.gaboteur.ca/abonnement

réseau@presse
médias professionnels de l'Info locale

FIER MEMBRE

GAGNANT DU PRIX D'EXCELLENCE GÉNÉRALE 2019
pour la rédaction journalistique

GAGNANT DES PRIX D'EXCELLENCE GÉNÉRALE 2020
meilleur projet spécial
meilleur article communautaire

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2020
meilleur article arts et culture
meilleur annonce fabriquée maison

GAGNANT DU PRIX D'EXCELLENCE GÉNÉRALE 2021
meilleur projet numérique de l'année

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2021
meilleur article d'actualité, meilleur article
communautaire et meilleur projet spécial imprimé

LE GABOTEUR INC. est membre de du
Réseau.Presse. Nous sommes fiers d'appuyer
la Fondation Donatien Frémont.

CHRONIQUE À TEMPS PERDU

BRÛLER LA CHANDELLE PAR LES DEUX BOUTS

Patrick Renaud

Malgré ce mouvement général, malgré cette progression fleurie vers quelque chose comme la promesse de l'été, il est difficile de ne pas ressentir que cette promesse se meurt dans l'ombre d'une certaine tristesse, voire d'une certaine détresse. Il y a la guerre qui se prolonge. Le mot *en g* commence même à être prononcé¹. Il y a le dernier rapport du GIEC qui continue de confirmer ce que nous savions déjà: que le monde brûle et que nous faisons exactement ce qu'il faut pour que le monde devienne une fournaise à ciel ouvert.

Ce ciel ouvert qui brûle la terre relève du spectaculaire. Il saute aux yeux grâce à la chair d'images de fin du monde, de glaciers qui fondent, de forêts qui étouffent, d'espèces animales qui soupirent (pour une dernière fois), de terres agricoles qui sont mises en jachère (perpétuelle).

Cette dimension spectaculaire cependant peut donner l'impression que ces dérèglements de la nature sont une menace *externe*, que la nature *frappe* l'humanité. C'est un peu ce qu'exprime un film comme *Don't Look Up*, une allégorie de la catastrophe climatique qui représente les changements climatiques sous la forme d'un astéroïde qui va entrer en contact avec la terre. Ce que cette allégorie passe sous silence est le fait bien sûr que la catastrophe n'est pas une fatalité du destin qui sort de *nulle part* (l'inconnu de l'espace), mais le fruit empoisonné de choix politiques et économiques que nous continuons à faire². Il y a ainsi un lien intime qu'il faut commencer à voir entre le ciel qui brûle au-dessus de nous et ce qui, en nous, nous amène à faire ces choix ou à accepter qu'ils soient faits à notre place.

Or ce lien intime n'indique pas seulement que nous sommes responsables collectivement de la destruction de la planète. Il doit nous aider à voir que ce qui se passe au niveau de la planète se passe aussi au niveau de notre âme, pour prendre un mot vieilli. *Si le ciel brûle, nous brûlons aussi.*

La brûlure intérieure

Dans la dernière année, on s'est beaucoup interrogé quant aux effets délétères de la pandémie sur la santé mentale. Or, il ne faut pas se berner: la pandémie n'est qu'un révélateur particulièrement aigu d'une tendance déjà bien dominante: dépression, burn out, troubles anxieux, dépendance à diverses substances qui devient rapidement l'équivalent d'un trait de personnalité. *«Je suis tellement*

accro au café, au gin, au vin...», «J'ai besoin de mon café du matin pour fonctionner»³.

Or peut-être faut-il prendre au sérieux ces expériences personnelles et ces phrases qu'on dit pour *se décrire à la légère*. Peut-être doit-on les comprendre comme des réponses adaptatives, individuelles et désespérées, nous permettant de *survivre* dans nos sociétés capitalistes.

Car il faut dire les choses clairement: le capitalisme n'est pas un système économique visant à satisfaire nos besoins matériels élémentaires. Il est d'abord le processus par lequel se constitue un désir qui abolit toutes les limites. Le capitalisme est avant tout une manière de lier désir et infini.

Désir d'une croissance économique illimitée, désir d'une progression technologique illimitée, désir d'être toujours plus performant, désir d'occuper une part de marché toujours plus importante, désir d'être toujours plus connu, désir de recevoir toujours plus de *likes*, de *matches*, de toujours plus se développer, d'être toujours plus en forme ou toujours plus flexible ou toujours plus méditatif, d'être toujours à la recherche de nouvelles opportunités... Vous comprendrez que cette liste pourrait être toujours plus longue...

Notre société et nos existences sont capitalistes dans la mesure même où elles incarnent cette logique désirante du *toujours plus*. Bien entendu, la crise climatique nous permet d'apprécier ce qui se passe lorsqu'on *dépasse* un certain nombre de limites qui sont propres à tel ou tel écosystème. Or la crise de la santé mentale et nos dépendances doivent peut-être être comprises comme un ensemble de réactions physiologiques et psychologiques à un rythme de vie qui nous en demande trop et auquel nous sommes incapables de nous conformer. D'une certaine manière, nous vivons à la fois au-delà des limites de la nature et au-delà de nos propres limites et de nous-mêmes.

En ce sens, la «lutte» aux changements climatiques ne relève pas *avant tout* de l'ordre de l'écologie. Elle est bien plutôt partie prenante d'une lutte plus large et plus généralisée contre une certaine manière de désirer qui structure à la fois notre psychologie et notre économie, à la fois notre rapport à la nature et notre rapport à soi et aux autres. Elle s'inscrit dans une résistance à cette logique pulsionnelle du *toujours plus* que l'on rencontre également dans notre rapport au travail et à la productivité,

Le printemps commence lentement à s'installer, à prendre les formes, les couleurs et les odeurs que nous lui connaissons. Les bancs de neige succombent peu à peu aux attaques d'un temps plus doux. Les arbres osent, bourgeonnent. Les humains aussi. Ils sortent, recommencent à se fréquenter après l'*encabanement* hivernal. Le printemps, cette tentation d'*exister*, au sens plein du terme: «sortir dehors», «se manifester», «se montrer».



Scène du film *I don't feel anything anymore* de Noémie Marsily et Carl Roosens. Film disponible sur le site de l'Office national du film du Canada (ONF).

à la consommation et au divertissement, à la technologie et aux images, à la sexualité et à l'amour.

Si l'hypothèse selon laquelle la crise de santé mentale et la crise écologique dépendent toutes

deux d'une même logique, soit celle du capitalisme du désir, est exacte, alors «lutter» pour la santé mentale et *contre* le dérèglement climatique implique d'éduquer notre regard afin de pouvoir reconnaître les mécanismes pulsionnels du *toujours*

plus afin de pouvoir y résister: qu'il s'agisse de résister à une manière de consommer ou de résister aux chants de sirènes des politiciens qui nous disent qu'il faut être réaliste et continuer à développer l'industrie pétrolière de la province.

1 G pour génocide. Voir l'article de Laura-Julie Perreault dans *La Presse* le 5 avril dernier: «Le mot qui commence par la lettre "g"». Disponible en ligne.

2 Au moment où j'écris cette ligne, j'apprends que le gouvernement fédéral vient d'accepter le projet d'exploitation pétrolière de Bay du Nord.

3 Toutes ces phrases qu'on lit à répétition et qu'on écrit dans nos descriptions sur les applications de rencontre.



formationoffreactive.ca
activeoffertraining.ca

Formation interactive en ligne sur l'offre active des services de santé en français

- ❖ Formation **GRATUITE**
- ❖ S'adresse aux gens qui **travaillent** ou qui **étudient** dans le domaine de la **santé** ou **en soins communautaires**
- ❖ Disponible en **français** et en **anglais**
- ❖ Possibilité d'obtenir des **crédits d'apprentissage continu**

Sensibiliser à la valeur de l'offre active

Amener à prendre conscience du rôle important à jouer pour assurer une **amélioration durable** de l'offre active

Promouvoir la **sécurité** et la **qualité des soins** pour les patients et les clients

Offerte par :



Financée par :



Santé Canada

Health Canada

DONNER SA LANGUE AU CHIEN

Lorsqu'il aboie, votre chien fait-il *wouf wouf*, *wau wau* ou *arf arf*? Répond-il à *assis*, *sit* ou *sitz*? Maya, Pango et Fiesta, eux, sont trois fiers représentants de la race canine qui peuvent se targuer d'avoir été exposés à deux langues. Mini portraits de ces bêtes à poils et de leur compagnon à deux pattes. **Marie-Michèle Genest**



Photo: Courtoisie Charles Pender

MAYA, L'AVENTURIÈRE BILINGUE

«Hey Maya, qu'est-ce que tu fais! Viens, Maya!» Les oreilles de la femelle border collie se dressent, et, toute excitée, elle prend dans sa gueule son jouet et se dirige vers son maître, Charles Pender. «Elle est tellement vite, elle ne reste jamais en place», relate l'homme dans un français impeccable. Résidant à Corner Brook, cet anglophone a enseigné l'immersion française pendant plus de 30 ans dans les établissements secondaires de la région.

Malgré son énergie à revendre, Maya est une chienne très gentille, obéissante et autonome, au dire de son maître. Ses yeux ronds et dorés attestent une vive intelligence. Afin de lui faire relever des défis à sa hauteur — Maya peut sauter jusqu'à six pieds de haut —, son maître l'a inscrite à un programme d'entraînement d'agilité où elle réalise des parcours à obstacles.

Il faut dire que l'humain de Maya est tout aussi actif et aventureux. Très impliqué dans sa communauté, Charles Pender est un retraité qui endosse pour la troisième fois le rôle de conseiller municipal à Corner Brook. Maya l'accompagne souvent aux activités auxquelles il prend part. Récemment, la chienne est allée manifester dans les rues de la ville, à sa manière, contre la guerre en Ukraine.

Charles Pender a toujours apprécié la présence des chiens. D'ailleurs, ses deux précédents compagnons étaient aussi bilingues. Même plus que Maya, qui soufflera trois bougies en juin prochain. «Maya hésite un peu en français, mais elle comprend», concède-t-il. Alors qu'elle reconnaîtrait une quarantaine de mots en anglais, l'étendue de son champ lexical en français serait un peu moins vaste. Le fait qu'elle ait passé 10 mois avec son maître dans le nord de l'Alberta, l'année dernière, l'a davantage exposée à la langue anglaise. «Il faut qu'elle rattrape un peu, on va faire des cours intensifs», blague Charles Pender. Au moins, lorsqu'il part en voyage sans sa chienne, ce sont des amies françaises qui en ont la garde; une belle opportunité pour accroître ses compétences linguistiques!

Il ne fait aucun doute que Maya fait partie intégrante de la vie de Charles Pender, qui semble bien remplie. «Nous allons faire nos baguettes pour la semaine, maintenant, Maya et moi». Qui a dit qu'un chien ne pouvait pas mettre la patte à la pâte?



Photo: Courtoisie Marion Phillips

PANGO ENTRETIENT SON HÉRITAGE ALLEMAND

Malgré ses origines germaniques, le jeune berger allemand Pango porte un nom qui signifie noir en maori. Pango est bel et bien tout de noir vêtu, mais il ne comprend pas cette langue parlée par le peuple autochtone du même nom en Nouvelle-Zélande; il répond plutôt aux ordres donnés en allemand: *bleib* (reste), *fuss* (au pied), *such* (va chercher), ou *platz* (couché).

Pourtant, sa maîtresse, Marion Phillips, est une anglophone habitant à St. John's. Elle s'y connaît bien en canidés, ayant même complété un certificat en comportement animal appliqué à l'Université de Washington. Sa passion pour les chiens remonte à loin. Depuis son enfance, son père élevait des setters Gordon pour la chasse à la perdrix. Mais c'est surtout envers les bergers allemands qu'elle voue un amour sans borne. Elle en possède depuis 1991. «Ils sont très actifs, intelligents, volontaires et ils n'abandonnent jamais», décrit-elle avec passion.

Ayant de l'expérience avec les concours d'obéissance canine, elle pratique avec Pango le IGP, un sport canin provenant de l'Allemagne destiné aux chiens de travail et de protection de race allemande. Cela implique donc de donner les commandes dans la langue de Goethe, malgré le fait qu'elle n'hésite jamais à lui parler affectueusement en anglais. Peu importe la langue utilisée, car le plus important, selon l'initiée, est que les repères verbaux doivent être associés à une activité pour laquelle les chiens sont récompensés. Les mots courts à une syllabe sont d'ailleurs les plus susceptibles d'être compris par les chiens. De plus, selon Marion Phillips, l'intonation et les émotions utilisées ajoutent une information supplémentaire pour les toutous, qui préfèrent les tons enjoués.

Malgré sa grande écoute, Pango est encore un adolescent dans l'âme qui fait rire avec des comportements parfois étranges. Par exemple, il aime tourner sur trois pattes en essayant d'attraper la quatrième. Enfin, un chien c'est un peu comme avoir un enfant, selon Marion Phillips. Et le rôle du parent, selon elle, est de le supporter le mieux possible dans son passage vers l'âge adulte, pour que Pango demeure un *good boy*.



Photo: Courtoisie Erin Duffett

FIESTA A TROUVÉ LE BONHEUR EN ANGLAIS

C'est une tempête de neige et un *party* de Noël qui ont réuni Fiesta et Erin Duffett pour la vie. Celle qui travaille à la SPCA de Clarendville depuis 2018 devait garder la chienne pour quelques jours seulement, mais cette dernière n'a plus jamais voulu repartir. «Elle m'a choisie, j'en suis assez certaine», affirme avec reconnaissance la jeune femme. Le mois de janvier a donc été le théâtre d'une double célébration. Celle soulignant l'adoption de Fiesta, un heureux mélange de beagle et de setter anglais, et celle qui a marqué son dixième anniversaire de naissance.

Malgré un nom à consonance espagnole, Fiesta a passé les six premières années de son existence à Saint-Pierre-et-Miquelon, à évoluer dans un univers francophone. Et contrairement à ce que son nom puisse le présager, son quotidien n'a pas toujours été des plus heureux. La chienne a ensuite été adoptée par une famille terre-neuvienne, qui ne s'est toujours pas avérée la bonne. Incomprise, selon Erin Duffett, Fiesta a donc été reconduite au refuge animalier où travaille son actuelle maîtresse, et où se scellera son heureuse destinée.

C'est aussi sur son lieu de travail que Erin Duffett a succombé aux charmes de trois autres chiens et quatre félins. Oui, vous avez bien lu: la grande amoureuse des animaux partage maintenant sa vie avec huit colocataires très poilus! «Je supporte l'adoption des animaux, ça c'est certain!», rigole-t-elle.

Comme la SPCA de Clarendville accueille souvent des chiens en provenance de Saint-Pierre-et-Miquelon, Erin Duffett connaît bien les ordres en français. Elle a d'ailleurs tenté de les transmettre à Fiesta, question d'honorer ses origines, mais la chienne semble avoir relégué sa langue natale aux oubliettes. «Peut-être que ça lui rappelle de mauvais souvenirs», suggère tristement sa maîtresse. Nouvelle vie, nouvelle langue donc. Désormais, le nom de Fiesta prend tout son sens, et l'amour transmis par sa nouvelle famille lui a permis de redevenir active et enjouée. Et de faire de chaque jour une véritable fête!

PRÉSERVER UNE TRADITION

Diriger des chiens de traîneau: c'est ce que fait la famille de Scott Hudson depuis des millénaires! Pour préserver cette tradition, l'homme Inuit-Métis et sa femme Lori sont propriétaires de Northern Lights Dog Sledding. Basée à Happy Valley-Goose Bay, l'entreprise offre des excursions de traîneau afin de découvrir le territoire du Labrador.

Rose Avoine-Dalton

Les traîneaux à chiens ont une histoire longue et complexe, mais la pratique autrefois courante est maintenant en danger de disparition. Scott Hudson explique qu'«il n'y a qu'une génération que les chiens de traîneau étaient des chiens de travail. Mon père utilisait des chiens pour transporter du bois, chasser le caribou et se rendre dans la communauté suivante». Or toutes ces activités ont changé avec l'introduction de la motoneige.

Heureusement pour les participants, les excursions offertes par Northern Lights Dog Sledding n'incluent pas de chasse ou de transportation de ressources naturelles, seulement les paysages pittoresques du nord du Labrador!

Connus populairement comme des huskies du Labrador, les chiens qu'élève Scott Hudson sont «essentiellement des chiens inuits» et sont appelés des *qimmiit* (chiens de traîneau en inuktitut). Chacun des chiens dans l'équipe de Hudson sont attachés par des cordes et un harnais au traîneau de bois. À la tête de l'opération, c'est le *leader* ou «la partie la plus essentielle de l'équipe», comme l'explique le dirigeant.

Une volonté de conservation culturelle

Originaire de Black Tickle sur la côte sud du Labrador, Hudson a été très tôt exposé et imprégné par les traditions métisses de sa famille; traditions qui, explique-t-il, sont «historiquement très liés à la culture inuit — les métis ont une combinaison d'ascendance inuit et européenne —

donc beaucoup de nos activités culturelles, et beaucoup de notre identité culturelle est très liée au mode de vie inuit».

«Tout comme les chiens de traîneau [est une tradition] transmise de génération en génération, les façons de travailler avec ces chiens, les compétences, les connaissances, les différents ordres et la capacité de travailler avec les chiens de traîneau sont aussi transmises.»

Pour guider les chiens, la personne qui dirige le traîneau utilise des commandements vocaux en inuktitut. Tout comme la préservation d'autres éléments de la culture autochtone, Scott Hudson insiste que la conservation de la langue «est vitale.» Passionné du sujet, il élabore: «c'est

une des parties les plus importantes si on veut être fidèle aux chiens et à la culture, et si on veut transmettre la culture à la génération suivante».

En dirigeant une équipe de traîneau à chiens, il peut partager les traditions de ses ancêtres à sa famille. Mais avec Northern Lights, il prend par lui-même les rôles d'historien, d'enseignant et de conservateur de sa culture pour un public élargi de touristes.

«Tellement d'aspects de la culture autochtone disparaissent. [...] Pour moi, avoir des chiens de traîneau et diriger une équipe de chiens me permet de rester connecté à mon histoire, à mon identité et à ma culture.»



Les randonnées de Northern Lights Dog Sledding sont seulement offertes durant l'hiver — une saison qui s'étire longtemps au Labrador — et peuvent durer d'une heure et demie jusqu'à un jour et demi! Photo: Courtoisie Northern Lights Dog Sledding

Un lexique de chiens de traîneau

Scott Hudson nous partage des commandements qu'il utilise le plus pour diriger son traîneau. La plupart des ordres sont répétés plusieurs fois et comme le dirigeant l'explique, «ce sont plus des sons que des mots traduisibles».

Traduction approximative des sons en français:	Définition:
Huite (avec souffle au début)	Au tout début de l'aventure, ceci est dit pour inciter les chiens à courir! «Si tu veux ordonner à ton leader d'être attentif, tu répètes simplement "huite-huite". Tu fais des bruits encourageants, et des sons d'encouragement!»
Èddeur	Indication pour tourner vers la gauche.
Auque	Indication pour tourner vers la droite.
Ahhh	À la fin de l'excursion, ce son laisse entendre aux animaux qu'ils peuvent s'arrêter.

Pour en savoir plus sur Northern Lights Dog Sledding, visitez: www.northernlightsdogsledding.com

VENIR EN AIDE À NOS AMIS POILUS

Plusieurs d'entre nous aimeraient pouvoir aider les refuges d'animaux dans nos régions. Certaines personnes font du bénévolat, d'autres choisissent de se proposer comme familles d'accueil, d'autres encore organisent des collectes de fonds...

Rose Avoine-Dalton



Photo: The Lucky Neko (Unsplash)

Mais parfois, des gens font des dons de nourriture pour chiens à des refuges qui n'ont que des chats, ou appliquent pour faire du bénévolat dans des refuges qui ont un manque urgent de fonds et non de main d'œuvre. Même si ses actions sont basées sur de très bonnes intentions, elles ne prennent pas en compte les besoins particuliers de chaque organisme!

La meilleure chose à faire quand on veut soutenir une organisation qui aide les animaux est de se renseigner sur ce dont ils ont réellement besoin. Par exemple, au Happy Valley Goose Bay SPCA, c'est de la nour-

riture pour chien qui est nécessaire «parce que nous en utilisons beaucoup et nous envoyons aussi de la nourriture pour chiens à des communautés côtières pour aider les chiens errants», explique la bénévole Paige.

Ailleurs dans la province par contre, c'est l'opposé qui est vrai: «La nourriture pour chats — humide et sèche — est notre achat numéro un», explique Jenna, qui est gestionnaire du Southwest Coast SPCA à Stephenville.

Toujours en train de faire du recrutement de bénévoles, Jenna souligne aussi qu'il

peut y avoir une mauvaise compréhension de ce que cela veut dire que d'aider: «Beaucoup de gens pensent qu'il faut être physiquement présent dans le bâtiment pour être bénévole, mais ce n'est pas le cas! Vous pouvez par exemple aider à la collecte de fonds en organisant [des événements] au travail et des choses comme travail». Une très bonne nouvelle pour ceux et celles qui ont des allergies ou qui sont peut-être trop occupés pour passer du temps avec les petits animaux poilus.

Une autre façon d'aider les refuges est de ne pas accidentellement ajouter au

nombre d'animaux qui ont besoin d'une nouvelle maison. Bonnie du Gander and Area SPCA explique que «la chose la plus importante est d'encourager les gens à faire stériliser leurs animaux et à se renseigner auprès de la SPCA ou du refuge de leur région. Si vous avez de faibles revenus et que vous avez besoin de soutien, renseignez-vous auprès de la SPCA de votre région pour voir s'il existe un programme qui pourrait vous venir en aide». Elle ajoute aussi que «les dons en argent sont bien sûr acceptés [au Gander and Area SPCA], car les factures des vétérinaires ont tendance à grimper en flèche».

Pour en savoir plus sur les SPCA de Terre-Neuve-et-Labrador, visitez: www.spcanl.com

«KWE» DIT PÊCHEUR, «SALUT» RÉPOND MARIN

Encounter, une exploration notable écrite par l'autrice autochtone Brittany Luby et illustrée par Michaela Goade. Il est basé sur un récit de l'explorateur français Jacques Cartier en 1534, et porte sur une rencontre pacifique avec les autochtones du territoire Mi'kma'ki, qui inclut Terre-Neuve, également appelé Taqamkuk en micmac. Le 30 mars dernier, c'était ce livre qui a été choisi pour la lecture publique, Bedtime Stories with Kristen & Olivia, organisée par la Première Nation de Qalipu.

Tous les mercredis soirs, la Première Nation de Qalipu propose une lecture d'histoires pour les enfants âgés de 4 ans et plus avec la série *Bedtime Stories with Kristen & Olivia*, animée par Kristen Pittman, la responsable de l'éducation et de la formation au sein de la communauté de Qalipu, et Olivia, qui est âgée de six ans. Le 30 mars dernier, elles ont choisi de lire le récit de Brittany Luby, *Encounter* («Rencontre» dans la langue de Molière), qui s'inspire d'une rencontre pacifique racontée par l'explorateur Jacques Cartier dans son journal en 1534.

Les *Bedtime Stories with Kristen & Olivia* présentent principalement des titres autochtones, mais pas toujours, dit Kristen «comme toute histoire peut être liée aux sept Enseignements Sacrés». Olivia nous aide à combler les lacunes en rappelant aux participants ce que sont les sept Enseignements Sacrés: l'amour, le respect, le courage, l'honnêteté, la sagesse, l'humilité et la vérité.

Encounter nous fait vivre une journée ordinaire. Le Soleil réveille chaque animal un par un et finit par réveiller Pêcheur, un homme Mi'kmaq, qui commence alors tranquillement sa journée. À ce moment précis, le bateau d'un explorateur européen accoste dans la baie.



Kristen Pittman (à gauche) et Olivia (à droite) animant une soirée de lecture.
Photo: Cody Broderick (Capture d'écran)

Le récit le désigne par le nom de Marin. Évidemment, Marin se rend compte que les terres qu'il a découvertes ne sont pas nouvelles, ni vierges, mais qu'elles sont habitées et qu'elles sont porteuses d'histoires.

Au moment où les deux hommes se croisent, Pêcheur se frotte les yeux, essayant de s'assurer que cet homme n'est pas qu'une illusion. Marin reste fixe, curieux lui aussi. Chaque homme se salue dans sa propre langue:

«Kwe! Kwe!», dit Pêcheur.

«Salut! Salutations!», répond Marin.

Même si les deux hommes ne se comprennent pas, ils finissent cependant par trouver leur propre moyen de communiquer, par des gestes simples, des gestes plus vrais que certains mots, notamment en partageant de la nourriture.

Sur la même longueur d'ombre

Au fil de l'histoire, aux paroles échangées par les deux hommes se mêlent celles des animaux qui les entourent et qui sont à même de voir l'humanité présente chez Pêcheur ainsi que chez Marin.

Une image montre par exemple une mouette, haut dans les airs, surveillant les deux hommes qui se regardent. La baie d'azur scintille et se reflète sur les plumes de la mouette.

«Vous n'êtes pas si différents», crie la mouette dans le ciel. «Vous projetez tous les deux une longue ombre.»

Même si l'on connaît bien la violence qui accompagne la colonisation, *Encounter* présente une interaction pacifique entre un Européen et un Autochtone au 15^e siècle à travers des personnages qui sont avant tout ouverts d'esprit. L'autrice souligne au fil de son livre l'importance des similarités interpersonnelles malgré les différences externes, un sentiment auquel fait écho Kristen.

«Malgré leur hésitation respective, les hommes choisissent d'avancer ensemble», explique-t-elle. «Bien qu'ils ne deviennent pas de meilleurs amis, ils vivent un moment d'honnêteté.»

Les animatrices arrivent à discuter des sujets puissants d'une manière qui est à la fois appropriée pour les enfants et informative. L'illustratrice Goade réussit à captiver l'audience avec de belles images à l'aquarelle et aux couleurs vives.

L'autrice du livre, Brittany Luby, est professeure d'histoire à l'Université de Guelph, qui se spécialise en histoire autochtone en Amérique du Nord. Sa passion pour son héritage empreint naturellement ses parcours professionnels.

CONTER POUR ENSEIGNER LA DIVERSITÉ FRANCO-CANADIENNE

Depuis janvier dernier, environ 25 classes d'immersion de la 4^e à la 8^e année se réunissent en virtuel pour participer à la série du projet *Les Rencontres*, organisé par le Conseil des langues secondes du Newfoundland and Labrador Teachers' Association (NLTA). Avec 4 conteurs différents venant de différentes régions du Canada, les élèves ont pu rencontrer et mieux comprendre la diversité des cultures francophones d'un océan à l'autre. Alexandre Matte, qui leur a raconté ses histoires en visioconférence depuis Sudbury, Ontario le 8 avril dernier, est le dernier conteur à avoir eu la chance d'interagir avec les jeunes participants.

Cody Broderick

Le 8 avril dernier, Alexandre Matte s'est joint à des classes d'immersion française de partout dans la province, en direct par vidéo, pour partager quelques contes, son amour de la langue et sa culture franco-ontarienne avec les jeunes apprenants de la langue française.

De compter à conter

Né et élevé en Ontario, Alexandre travaillait avec les chiffres avant de devenir conteur professionnel. Après avoir travaillé quelque temps en tant que directeur financier depuis 2007 pour le Théâtre du Nouvel-Ontario et le Carrefour francophone de Sudbury, il s'est rendu compte que ce n'était pas exactement le métier qui lui convenait.

«Mais quand même, il y avait quelque chose qui me manquait, puis plus ça avançait, plus que j'ai constaté que ce que je préférais dans mon emploi, c'était pas compter les chiffres, c'était aller sur le terrain.»

Ce qui l'a poussé dans les bras de sa nouvelle vocation est surtout ce «manque de contact humain», mais aussi un coup de pouce donné à la garderie de ses filles. Après l'avoir vu «y passer un peu plus de temps que les autres parents», à jouer avec les enfants à la garderie, le superviseur lui demandait souvent d'y travailler.

Pas exactement ce qu'il cherchait, mais déjà une bonne piste.

SUITE EN PAGE 10

Les *Bedtime Stories with Kristen & Olivia* se déroulent en ligne tous les mercredis sur la page Facebook de la Première Nation Qualipu: @QualipuFirstNation.

ACTU EN DESSIN

RETOUR DES ICEBERGS À T.N.L



Dessin par L'Andalou

UN FRANCOPHONE À LA TÊTE DE TECHNL

Le 4 avril dernier, l'organisation pour l'innovation technologique techNL a annoncé la nomination de Florian Villaumé comme président-directeur général à compter du 24 mai 2022. Après avoir passé les six dernières années à diriger le Centre pour l'entrepreneuriat de l'Université Mémorial, l'entrepreneur francophone se lance dans une nouvelle aventure.



Florian Villaumé a été recruté pour combler le poste de président-directeur général de techNL le 4 avril dernier. Photo: Courtoisie Florian Villaumé (Archives Le Gaboteur)

Racontez-moi votre parcours personnel et professionnel.

Je vois ma carrière comme une série de projets d'impacts sur ma communauté.

À la base, je suis originaire de Mulhouse, dans l'est de la France en Alsace. J'ai fait des études à l'École supérieure d'arts et métiers à Paris et ensuite j'ai eu l'occasion d'aller étudier à l'Université Laval à Québec en mécanique des fluides. J'ai choisi cette maîtrise parce que je voulais avoir un impact direct sur l'environnement.

Pendant cette maîtrise, j'ai aussi fait du volontariat pour Ingénieurs sans frontières Canada. Mon cœur m'appelait alors en Afrique et j'ai résidé au Burkina Faso comme volontaire. Ce qui m'intéressait là-bas était d'accompagner des leaders locaux et des entrepreneurs en développement social dans leurs projets d'impact.

On a mis sur pied un programme d'échange nommé Kumvana, ce qui veut dire «unis pour qu'on puisse se comprendre», et c'est moi qui en assurais sa gestion. Beaucoup de volontaires issus de ce programme vont en Afrique dans le but de créer une réciprocité pour que les personnes de là-bas puissent venir ensuite ici. Par la suite, on a travaillé au Ghana pour préparer les entreprises locales à recevoir du financement et des investissements pour leurs projets.

Après mon aventure en Afrique, je cherchais déjà mon prochain projet d'impact. Je gardais l'œil ouvert sur différentes opportunités où ma force numéro un, c'est-à-dire l'innovation et

la créativité, serait bien utilisée. J'ai vu une opportunité à Terre-Neuve de lancer un nouveau centre d'entrepreneuriat dans la province. J'ai aussi remarqué qu'il y avait beaucoup de potentiel pour la province au niveau de la diversification de son économie. J'étais et je demeure convaincu que l'innovation peut avoir des retombées majeures pour les communautés de la province et accroître la richesse collective.

Notre centre d'entrepreneuriat à l'Université Mémorial a d'ailleurs connu beaucoup de succès: on est passé de 20 étudiants dans une petite pièce à plus de 300 par année en seulement six ans. On a aidé cinq entreprises à recevoir des millions de dollars d'investissements privés et on suscite toujours la création d'emplois. D'ailleurs, le Centre a été reconnu en 2019 et 2020 comme un des meilleurs au monde pour notre croissance et notre impact sur les communautés.

Est-ce que vous avez fait face à des obstacles linguistiques dans votre parcours?

Quand j'étais à Ingénieurs sans frontières, j'ai été obligé de développer mon anglais. C'était difficile de communiquer ma pensée et les concepts sophistiqués en ingénierie en anglais alors que je les connaissais en français. Parfois quand on parle, on pense qu'on donne un poisson, mais on donne juste les os, quoi.

Le français est toujours ma première langue d'usage. Puisque l'anglais est une langue secondaire, je dois me préparer d'avantage pour mes discours ou mes réunions. Mais en soi, je n'ai pas

connu d'obstacles qui m'ont empêché de progresser.

Comment allez-vous utiliser le français comme force dans le cadre de vos nouvelles fonctions?

Ce que je trouve intéressant, c'est lorsque nous sommes un groupe avec différents langages et provenant d'endroits différents. En Afrique par exemple, nous avions de la diversité en termes de langues et d'origines culturelles. Les moments où la diversité était grande étaient les moments où nous avons eu les idées les plus innovantes. Selon moi, plus on a des visions différentes autour de la table, mieux c'est pour le *business*.

Le français est une partie de moi qui me permet d'être plus innovateur parce que j'ai un élément de diversité qui m'aide à développer des idées novatrices. Le français est aussi une source d'opportunités puisque le Québec représente une grande partie du Canada et il existe plusieurs opportunités d'affaires au Québec. Il y en a beaucoup en France ou ailleurs en Afrique aussi.

Quelles sont vos ambitions pour votre mandat avec techNL?

Nous voulons utiliser la diversité culturelle et linguistique pour développer la communauté locale et aider les membres de techNL à se perfectionner. Personnellement, je veux valoriser la diversité sous toutes ses formes, que ce soit en termes linguistiques ou culturels. Plus il y a de la diversité, plus ça nous permet d'innover et ça nous permet de devenir de meilleures personnes.

Je tiens à souligner que je veux construire sur ce qui est déjà présent. Je n'arrive pas dans un embryon; il y a beaucoup de choses positives déjà mises sur pied chez techNL et je veux consulter les membres de l'équipe pour poursuivre les bons projets entamés. Je veux contribuer à la croissance de l'organisation en équipe avec les gens qui étaient déjà là.

Il y a des sujets qui me passionnent profondément. Je veux aider Terre-Neuve à devenir une destination de choix pour l'immigration. On doit accroître la promotion de la technologie comme secteur vibrant dans la province. Nous avons la chance d'avoir une entreprise qui vaut plus d'un milliard sur une île si

peu peuplée alors qu'en général, ces entreprises sont présentes dans des grandes villes. C'est un phénomène incroyable! De plus, les gens s'entraident beaucoup et la qualité de vie est bonne. En plus, la nature ici est unique et spectaculaire et c'est important pour ceux et celles qui viennent de l'extérieur de comprendre la beauté de cet endroit.

Le fil conducteur de mon parcours jusqu'à présent est d'avoir de l'impact sur les communautés et les initiatives que je mène. Ma motivation c'est d'avoir un impact sur le secteur technologique de la province. J'ai eu beaucoup de soutien dernièrement et j'espère être à la hauteur des attentes.



DÉCLARATION D'INTÉRÊT GOOSE BAY (TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR)

Pêches et Océans Canada (MPO) sollicite des déclarations d'intérêt de la part des parties intéressées pouvant fournir un espace d'entreposage dans la ville de Goose Bay (T.-N.-L.), et qui répondent aux exigences minimales suivantes :

Exigences en matière de location :

- Disponibilité pour une location d'au moins cinq (5) ans
- Disponibilité et accessibilité toute l'année
- Dans un rayon de 10 km de la ville de Goose Bay
- Espace d'entreposage d'au moins 200 m² (2 153 pi²)
- Au moins une porte basculante avec un dégagement d'au moins 14 pi (y compris une porte de passage)
- Accès à niveau et sol en béton massif
- Espace permettant un rayon de braquage de 25 m devant la porte basculante
- Espace chauffé à un minimum de 10 degrés Celsius
- Capacité de sécuriser l'espace conformément aux normes du MPO
- Stationnement possible pour trois (3) véhicules à l'extérieur du bâtiment
- Exigence facultative : espace d'entreposage extérieur clôturé

Renseignements à fournir avec la réponse :

- Description écrite de la manière dont les exigences ci-dessus sont remplies
- Adresse municipale de l'emplacement proposé
- Âge du logement et surface de plancher totale disponible pour la location
- Photos du site, notamment de l'intérieur et de l'extérieur du bâtiment
- Type de chauffage
- Taux de location par pied carré

Il est à noter que le présent avis ne constitue ni un appel d'offres ni une demande de propositions, mais vise seulement à recueillir des renseignements sur la disponibilité de locaux d'entreposage à louer dans la zone géographique précisée. Le MPO ne sera pas tenu de demander des soumissions ni de louer des locaux, et pourrait ne pas publier d'autres annonces afférentes à cette demande. Le MPO se réserve le droit de procéder à une invitation à soumettre des offres de location, et à inviter seulement les parties qu'il considère comme répondant le mieux aux exigences particulières en matière d'exploitation, et de sécurité du public.

Veuillez soumettre les renseignements d'ici le **4 mai 2022** à l'adresse suivante :

Biens immobiliers, protection et sécurité
Pêches et Océans Canada
Région de Terre-Neuve-et-Labrador
C.P. 5667, St. John's (T.-N.-L.) A1C 5X1
Courriel : natasha.ingram@dfo-mpo.gc.ca

SUITE DE LA PAGE 8

En même temps, le comptable s'intéressait beaucoup à la prise de parole en public. Il suivait également une formation de Toastmasters International, une organisation à but non lucratif qui enseigne dans le monde entier la prise de parole en public et les compétences de leadership à ses membres. Et pour s'entraîner à ses présentations, il ne se tenait pas devant un miroir, mais racontait des histoires à ses filles.

Au fil du temps, elles lui demandaient de plus en plus souvent de raconter des histoires. Puis, un déclic s'est fait: pourquoi pas devenir conteur pour enfants? Surtout que cette occupation réunit toutes ses passions! Dans la mesure où ses filles sont son «public le plus difficile», c'est surtout grâce à elles qu'il est devenu un tel maître des mots.

La dernière rencontre des Rencontres

La présentation commence avec un exposé sur la ville de Sudbury, une des capitales francophones importantes de sa province na-



Alexandre Mattes est le dernier conteur à présenter ses contes aux jeunes dans le cadre de la série Les Rencontres, organisée par le Conseil des langues secondes du NLTA. Photo: Cody Broderick (Capture d'écran)

tales, et son fameux «Gros cinq sous». Ensuite, c'est le temps de se raconter des histoires! Le franco-ontarienne donne vie à quelques contes et expliquent ensuite aux élèves comment inventer son propre conte: «Savez-vous ce que sont les péripéties? C'est un grand mot, "péripéties"..."»

Dino le petit dragon et une

chatte enceinte sont seulement deux personnages dans les contes présentés lors du rencontre, mais son répertoire s'élargit sans cesse. Si Alexandre aime bien s'inspirer des contes de la tradition orale franco-ontarienne - par exemple, les histoires de Ti-Jean - il lui importe aussi d'inventer ses propres contes. Un bon nombre des histoires de son cru sont basées sur

des événements de sa vie personnelle et/ou mettent en scène des animaux!

Son conte préféré, «Trompe trompé», raconte l'histoire d'un éléphant avec une trompe particulièrement petite. Alors que les autres éléphants l'intimident à cause de la taille de sa trompe, il s'avère que le protagoniste a des qua-

lités inattendues qui le rendent super spécial. La morale étant une partie importante de ses histoires, le conteur aime interagir avec son public pour discuter d'enjeux actuels comme celui de l'intimidation.

Après avoir raconté «La légende de Dino le dragon», une histoire qu'il a inventée avec une école de Mississauga et accompagnée de dessins faits par les élèves de l'école, il encourage les jeunes à inventer leurs propres histoires et à les partager, comme lui, en français.

La présentation d'Alexandre était la dernière d'une série de rencontres avec plusieurs conteurs autour du Canada, dont Rob Malo, du Manitoba, Cheyda Haramein, du Nouveau-Brunswick et Anne Glover de la Colombie Britannique - des rencontres auxquelles Alexandre a également assisté.

«C'était vraiment intéressant de voir la différence entre les styles, entre les conteurs et entre les contes», dit-il à propos de ces autres conteurs. «Je pense que [c'est] bon de voir les différents accents, de constater que les francophones sont partout, et que chaque conteur a son propre style.»

AGENDA COMMUNAUTAIRE

PROVINCIAL

Jusqu'au 29 avril

Inscriptions pour le Forum national des jeunes ambassadeurs. Vous avez 35 ans et moins et vous souhaitez promouvoir l'apprentissage du français et le bilinguisme au Canada? Inscrivez-vous pour devenir ambassadeur. ice avant le 29 avril! Le Forum aura lieu entre le 8 au 13 août à l'Université Saint-Paul en Ontario et a pour but d'offrir une formation axée sur le leadership et l'identité. Inscrivez-vous ici: <https://francophoniedesamericas.com/vos-services/programmes/forum-des-jeunes-ambassadeurs/sixieme-edition-du-forum-des-jeunes>

Du 20 au 27 avril

Minicole de médecine. Offert virtuellement, le thème de la minicole de médecine cette année est «L'appareil digestif». Les professionnels de la santé, futurs ou actuels, sont invités à s'inscrire ici: <https://med.uottawa.ca/affaires-francophones/minicole-medecine>.

ST. JOHN'S

Chaque mardi et jeudi

Activités récréatives. L'Association communautaire francophone de Saint-Jean (ACFSJ) organise des sessions de yoga et de Zumba. Les cours de yoga avec Cindy de Far Out Fitness se tiendront chaque mardi de 18h45 à 19h45, jusqu'au 17 mai. Les sessions de Zumba, animées par Zumba with Marcella, se déroulent quant à elles chaque jeudi jusqu'au 26 mai, de 19h à 20h pour les personnes de 16 ans ou plus. Les frais d'inscription sont de 20\$ pour les aînés, de 30\$ pour les membres et de 45\$ pour les non-membres. Pour plus d'informations, écrivez à culture@acfsj.ca ou appelez au 709-726-4900.

Les mercredis et dimanches

Sport en français. Envie de rester en bonne forme physique tout en socialisant en français? L'ACFSJ invite les personnes de plus de 16 ans à faire de l'exercice en français au Centre des Grands-Vents. Tous les mercredis de 18h30 à 20h30, place au badminton, et les dimanches, de 11h à 13h, on sort le ballon de soccer! Les activités, gratuites pour les membres, sont aussi ouvertes aux non-membres sur inscription. Chaussures de sport d'intérieur obligatoires. Pour vous inscrire à l'un de ces sports, rendez-vous sur le site internet de l'ACFSJ.

Chaque lundi, vendredi, samedi et dimanche

Marche intérieure au Works. Les membres du Club des débrouillards de l'ACFSJ peuvent également profiter d'une marche intérieure gratuite au Works les lundis et vendredis de 7h à 19h30 ou les samedis et dimanches de 8h30 à 18h30. Pour entrer gratuitement, vous devez présenter votre carte de membre de l'ACFSJ.

25 avril

Café/thé des débrouillards. Des échanges en français autour d'un thé ou d'un café avec un groupe de personnes accueillantes? Quelle meilleure excuse pour sortir de la maison? Si vous avez 50 ans ou plus, vous pouvez vous inscrire à l'activité en contactant l'ACFSJ à culture@acfsj.ca ou au 709-726-4900. L'activité commence à partir de 13h et le point de rencontre sera communiqué après l'inscription.

LABRADOR

20 avril

Soirée Bingo hybride. L'Association Francophone du Labrador et la Communauté Francophone Accueillante vous invitent à une soirée Bingo qui se tiendra à la fois sur place et en virtuel, de 18h à 19h! Le lien de connexion vous sera envoyé la veille de l'activité pour ceux qui y participent en ligne. Et pour s'inscrire, c'est par ici: <https://afl.s1.yapla.com/fr/event-30455>.

22 avril et 6 mai

Petits poussins en santé. Salut aux parents d'enfants de 0 à six ans! L'AFL vous invite aux matins des Petits poussins en santé, les vendredis de 10h à 11h30. Inscrivez-vous en ligne pour les séances des 8 et 22 avril sur: <https://association-francophone-du-labrador.s1.yapla.com/fr/>.

24 avril

Cabane à sucre. Vous avez la dent sucrée, ou vous cherchez simplement une bonne raison de vous réunir autour de la table avec d'autres personnes d'expression française? Joignez-vous à ce repas Cabane à sucre organisé pour les membres de l'AFL! C'est un rendez-vous à 11h au chalet Menihék! Inscrivez-vous ici: <https://bit.ly/3LOQpaw>.

Si un événement en français est passé sous notre radar ou si vous souhaitez que votre activité figure dans l'agenda communautaire du Gaboteur, contactez-nous à info@gaboteur.ca.

SUITE DE LA PAGE 3

Pour la professeure, c'est «comme si les langues officielles ne faisaient pas partie de la vie courante du gouvernement».

«En fait, c'est comme si le budget était fait pour la majorité, alors qu'un plan d'action, c'est un coup de pouce», résume-t-elle.

Au fil des budgets et des gouvernements, la professeure affirme n'avoir jamais vu de lentille francophone. Selon Linda Cardinal, ce n'est pas tant le manque d'argent, mais le manque de mention des communautés francophones minoritaires ou de langues officielles qui fait défaut.

La culture francophone, toujours dans la relance postpandémie

Lors du dépôt du budget, la ministre des Finances, Chrystia Freeland, a assuré que la relance liée à la COVID était «derrière [les Canadiens]». Une affirmation qui ne convient pas au secteur culturel.

Marie-Christine Morin, directrice générale de la Fédération culturelle canadienne-française (FCCF), se dit déçue. Elle qualifie les investissements dans le secteur de «ténus» et surtout, pas nouveaux. Si la directrice générale salue les montants accordés à Patrimoine canadien pour le Centre national des Arts et Téléfilm Canada, ils ne sont pas suffisants pour remettre la culture francophone sur pied. «Il va nous falloir de deux à trois ans pour ça», explique-t-elle.

Marie-Christine Morin pointe notamment le fait qu'aucun budget n'accorde aux artistes, artisans et travailleurs de la culture l'accès à un filet social qui leur permettrait de vivre décemment.

Joël Godin, ministre du Cabinet fantôme responsable des Langues officielles au Parti conservateur, a vivement réagi à l'absence de francophonie dans le budget fédéral. «C'est pathétique, assure-t-il. On le répète depuis des années, il faut des clauses linguistiques. Il n'y a aucun espoir pour faire avancer le fait français.»

Selon lui, le gouvernement a raté l'occasion de faire des annonces, surtout avec un projet de loi modernisant la *Loi sur les langues officielles*, qui est présentement à l'étape de la deuxième lecture aux Communes.

CARNET DE VOYAGE - ÉPISODE 6 | Texte: Véronique Forbes - Illustrations: Catherine Arsenault

Chasse aux possibles de Baie-Comeau à L'Anse aux Meadows

Dans cette série littéraire mêlant l'autobiographie au carnet de voyage, une professeure en archéologie à l'Université Memorial vous invite à l'accompagner dans ses réflexions et aventures à travers le temps et les paysages de la côte Atlantique à la recherche de futurs alternatifs.

Je ne me suis jamais vraiment rebellée à l'adolescence. C'est maintenant que je me révolte, mais bien tranquillement, en prenant le temps d'apprécier les petites choses de la vie. La couleur rose orangée du ciel un soir de printemps. Cueillir des baies sur une falaise en bord de mer, les joues rougies par le vent. Danser pour personne d'autre que moi.

Et pourquoi pas, si c'est ce que ça prend pour que ça en vaille la peine?

Je dévoue pas mal de temps à aligner mes choix de vie avec mes rêves, à réfléchir à ce que je dois faire pour en faire des réalités. De plus en plus, j'ai l'impression que ça prend simplement l'humilité et la curiosité d'écouter et d'apprendre des histoires racontées par les étrangers; d'apprendre à voir les paysages qu'ils ont vus.

On pense qu'on connaît déjà l'histoire, que c'est la nôtre, qu'on sait où on s'en va. Ou on est trop fatigués ou différemment inclinés pour s'en soucier.

Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de prendre ma vie et ma chance en main. De prendre le temps d'écrire, pour décompresser, dénouer mes idées et faire un peu de sens du chaos de 2022, que j'essaie malgré tout d'organiser...

Parce que ça m'aide à me rappeler ce que j'ai appris des expériences vécues récemment.

Peut-être aussi parce que j'ai un peu peur d'oublier?

Une chance que mes souvenirs de notre aventure Québec-Labrador-Terre-Neuve sont encore bien frais dans ma mémoire, et que j'ai mon journal et les photos de Paul!

Je vous ramène en route à travers des forêts d'épinettes partiellement brûlées et des rivières torrentielles, vers la ville de Gagnon, fondée en 1960 afin de loger la main-d'œuvre pour l'extraction du minerai de fer.

Paul et moi connaissons un peu son histoire grâce à notre amie et collègue Catherine, qui y a vécu une partie de son enfance. Sa famille était l'une des centaines à avoir été forcées d'abandonner Gagnon suite à la fermeture de la mine en 1984.

Je savais que la ville avait été désertée, mais je m'attendais à une ville fantôme encore debout (revenante plutôt qu'enterrée). Je n'avais pas réalisé qu'elle avait été complètement démolie!

Paul et moi nous sommes donc arrêtés pour chercher en vain l'adresse de la maison où Catherine avait vécu, pour la prendre en photo.

J'aurais dû allumer que c'était une adresse à Fermont - là où sa famille a déménagé - et non pas de Gagnon, que Catherine m'avait donnée!

Je devais être trop fascinée par les ruines pour penser clairement...

Est-ce qu'on peut vraiment appeler ça des ruines, s'il ne reste que des bouts de trottoirs et d'asphaltes traçant les contours d'anciennes rues aujourd'hui à peine visibles?

On y a vu des empreintes de parkings et de fondations de maisons autrement disparues, ainsi que d'occasionnels sque-



Le camion immense ayant servi à transporter le minerai de fer exposé à l'entrée de Fermont.

lettes de métal tordus et couverts de morceaux de toiles battus par le vent - les traces d'une occupation plus récente, formées des restes d'abris temporaires probablement utilisés pour abriter des motoneiges lors d'hivers précédents.

Nous avons ensuite repris la route vers Fermont, une ville fascinante pour les géographes et autres fans de paysages industriels. Elle doit sa renommée à sa nordicité ainsi qu'au 'Mur', une structure construite pour protéger la communauté des vents mordants balayant ce coin du Québec.

Après avoir croisé plusieurs fois le chemin de fer et suivi des cours d'eau rougis par l'ocre, j'ai été frappée par la vue des montagnes semi-artificielles à sommets plats qui se dessinaient à l'horizon.

J'ai pensé à ce qui avait été perdu à jamais...

Des collines sans doutes admirées et connues de générations avaient disparu soudainement, pour faire place à l'une des plus grandes mines à ciel-ouvert du pays.

Peut-être que c'était seulement l'architecture de la route moderne qui me permettait de si bien voir les contours tronqués des montagnes?

Mais pourquoi ça me préoccupait tant?

Est-ce que c'était la possibilité que ces collines rocheuses aient été spéciales pour quelqu'un,

ou encore le sort des plantes et des animaux qui devaient y avoir autrefois habité?

Pourtant, c'est naturel et normal ce genre de transformation, non?

Les choses changent au fil du temps. Des paysages bien ancrés à travers les âges finissent toujours par disparaître pour faire place à de nouveaux horizons, à de nouvelles vies.

Comme Gagnon, où s'est déroulée une partie de l'histoire de mon amie. Bien que la ville soit maintenant disparue, son histoire continue - Catherine l'a emportée jusqu'à Fermont, Montréal, Québec et St. John's, en passant même par quelques contrées équatoriales!

Il faut bien se l'avouer, je les ai trouvés captivants, ces paysages miniers.

La route passant tout près de la mine, j'ai pu observer tous les camions jaunes fourmillant dans un réseau de routes de terre. Le complexe était si grand qu'ils avaient l'air de loin d'un terrain parsemé de jouets.

Lorsque que je me suis retrouvée nez à nez avec un de ces mastodontes - haut comme une maison et lourds de 400 tonnes - tout près de l'entrée de Fermont, j'ai vite changé d'idée. Je me suis demandé si papa avait déjà travaillé avec des camions si énormes!

Paul et moi avons brièvement visité l'intérieur du fameux Mur, dans lequel on retrouve restaurants, bureaux, appartements, hôtels et magasins; tout ce qu'il faut pour nourrir, loger et divertir les habitants tout en les gardant bien au chaud.

Nous sommes ensuite repartis vers notre prochaine destination: la frontière Québec - Labrador!



La pancarte de la ville de Gagnon, marquant l'emplacement de la ville abandonnée.

C'EST L'HIVER!

En fait... non, pas depuis le 20 mars dernier, mais comme d'habitude, certaines régions sont toujours recouvertes de neige, même à ce temps-ci de l'année! Dans le cadre des Rendez-vous de la francophonie, l'Association régionale de la côte ouest (ARCO) a tenu un concours de photos pour les résident.es de la Péninsule de Port-au-Port et la région de Stephenville et Kippens. Les photographes avaient jusqu'au 28 mars pour soumettre leurs clichés en lien avec le thème: C'est l'hiver! *Le Gaboteur* vous présente les gagnant.e.s - et les mentions honorables! - du concours.

1^{re} PLACE

Alaina Lainey a pu saisir une mise en scène magnifique. Prise à Little Port Harmon, Stephenville, cette photo lui a permis de remporter la première place - et un chèque cadeau de 100\$!

Photo: Alaina Lainey



2^e PLACE

Avec ses beaux yeux verts, ce minou nommé Babygirl et ses talents de mannequin ont aidé Paula Barter de La Grand'Terre à remporter la deuxième place et 50\$ - pour des nouveaux jouets bien sûr.

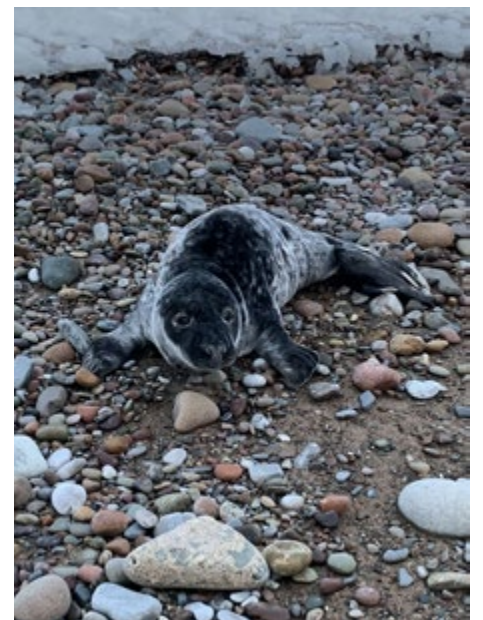
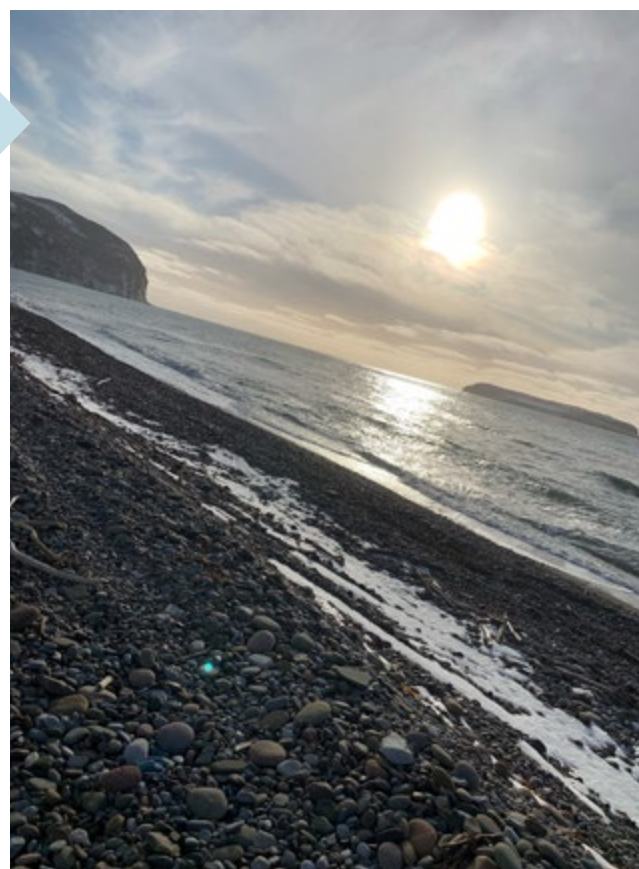
Photo: Paula Barter



3^e PLACE

Qui a peur d'affronter l'hiver pour une belle marche sur la plage? Certainement pas Jenna Skinner qui, avec cette photo de l'île rouge sur l'horizon, a gagné la troisième place et 25\$.

Photo: Jenna Skinner



MENTIONS HONORABLES

Chevon Collier-Moores a eu la chance de se rapprocher d'un loup-marin à la Grand'Terre.

Photo: Chevon Collier-Moores

Pour sa soumission au concours, Tanner Harvey a choisi de prendre un portrait de son frère en motoneige à Cap Saint-Georges.

Photo: Tanner Harvey

